

BOUTADE D'UNE AIEULE

MONOLOGUE

*Seigneur, où nous en allons-nous ?
Vraiment c'est à devenir fous
De vivre en le siècle où nous sommes !
Qu'aurait dit le monde autrefois,
Si les femmes, bravant les lois,
Avaient pris la place des hommes ?*

*C'est ainsi pourtant, aujourd'hui ;
De nouveaux horizons ont lui
Sur les esprits et sur les choses ;
Un vent de révolte a soufflé,
Le monde s'est renouvelé
En d'étranges métamorphoses !...*

*Je n'y comprends plus rien, vraiment !
Nos fils commencent l'allemand,
Avant même de savoir lire...
Plus d'enfume, plus de gaieté !
On leur apprend tout, excepté
L'art de jouer et de sourire.*

*Affectant des airs de garçons,
Nos filles lisent leurs leçons
En fumant une cigarette ;
Boivent du punch, parle argot,
Et ne désirent pour leur lot
Que tennis, touf-touf, bicyclette !*

*Ce n'était pas assez... Voici
Qu'elles veulent avoir aussi
Et leurs bachots et leurs licences...
" Vivent la toge et le rabat !... "
Bientôt, en robe d'avocat,
Elles viendront aux audiences...*

*Fières de leurs premiers succès,
Elles demanderont l'accès
Des hautes dignités publiques ;
Vous verrez, en des temps prochains,
Se mouvoir sous leurs blanches mains,
Les grands ressorts des républiques.*

*Plus d'éventails, plus de bijoux,
Plus de parfums subtils et doux,
Plus de fleurs, ces touchants emblèmes,
Des banquets, des cris, des discours,
Tout un tapage à rendre sourds
Messieurs les députés eux-mêmes !*

*Pour entraîner vers les combats
Nos officiers et nos soldats,
Ces femmes, hier poltronnes,
L'épée au poing, l'orgueil au front,
Dans l'avenir s'enrôleront
Sous l'étendard des Amazones.*

*Quand ces choses arriveront,
C'est que les hommes ne seront
Que de vulgaires femmelettes,
Bavards, légers, tout au plus bons
Pour emmailloter leurs poupons
Et pour tourner les omelettes !*

*Et vous riez de mon émoi ?
Et, vous vous demandez pourquoi
Mon vieux sang s'indigne et tressaille
Devant le siècle que voilà ?...*

*J'ai trop vécu pour voir cela ;
Il est grand temps que je m'en aille !*

SYLVAIN BRUYÈRE.

FEUILLES VOLANTES

30 janvier.

Il neige. A ma fenêtre, le givre d'argent accroche ses perles de cristal, et le blanc frimas y étale les fleurs de sa dentelle. Quand je vois la pluie tomber, parfois fine et serrée, parfois en larges gouttes, je crois bien que cette pluie, triste et ennuyeuse, vient de ces nuages gris et ternes, de ces épais brouillards qui flottent au firmament ; mais quand je regarde la neige, la blanche neige qui tombe belle, immaculée, qui sème ses flocons étoilés sur les toits, sur les grands chemins, il me semble que cette neige vient du ciel, du ciel où tout est pur, où tout est immaculé, il me semble que ce fin duvet blanc est un duvet d'aile d'ange qui tombe du ciel, pour embellir la terre.

Hier, il y avait bal chez Mme C..., et aujourd'hui, il fait rêver. Pauvres fleurs d'hier, vous inclinez vos

tiges, vous courbez vos têtes, bientôt, vous mourrez ! Vous étiez belles, hier, fraîches écloses, pleines de parfums enivrants ; mais aujourd'hui, pâles et languissantes, vous êtes plus belles encore, car dans vos parfums mourants, vit le souvenir exquis des heures douces d'hier, des instants bénis, déjà envolés, déjà bien loin ! Hier n'est plus, et de la longue chaîne de mes jours, une maille s'est déliée pour tomber dans le vide du passé. Hier n'est plus, et de la gerbe de roses et d'épines que je glane tous les jours, une fleur s'est fanée, une rose s'est effeuillée. Hélas, peut-être demain, les épines viendront meurtrir mon cœur et l'ensanglanter !

6 février.

Eh bien ! non, aujourd'hui encore, je glane des roses, je me tresse des couronnes de fleurs. Ah ! Si elles étaient immortelles !... mais les roses sont éphémères, éphémères comme le bonheur. Quand on est heureuse comme moi, quand tout nous sourit, la vie et ses illusions, oh ! se peut-il qu'on ait des heures tristes, des heures où notre cœur ivre de joie sente le pressentiment de la souffrance l'étreindre de son glaive de fer, lui jeter ses fleurs de deuil et de sacrifice ?

Oh ! moi, jje suis heureuse ; mais être heureuse, tant que durent le printemps et les roses, être heureuse, jusqu'à vingt ans, est-ce là le bonheur ?

Oh ! non, je le sens bien, puisque dans mon cœur un vide immense appelle toujours le bonheur qui doit le combler ; et je sais bien aussi que ce vide affreux, le cœur humain ne le comble jamais. Et dans mes heures tristes, dans mes heures d'ennui, je songe à la vie si pleine de désillusions, à l'avenir drapé dans les plis de son manteau rose quand on le voit de loin, mais revêtu d'un long linceul quand il vient à nous, et je crains bien que le bonheur ne me garde point ses caresses et ses baisers.

15 mars.

Il va pleuvoir. Les épais nuages qui passent au firmament ont drapé le ciel de leurs plis de deuil. C'est si triste la pluie ! Il fait noir, très noir. Et puis, en larges gouttes, en larmes abondantes, la pluie tombe maintenant. Peu à peu l'obscurité se dissipe, la pluie tombe toujours, régulière et monotone.

Il me semble que c'est un peu là l'image d'une âme que la douleur a écrasée. D'abord, ce sont des nuages, ces voiles de tristesse qui recouvrent les plis les plus intimes du cœur, ensuite il fait noir, très noir. C'est que l'espérance a laissé éteindre sa dernière lueur, sa dernière flamme, et puis ce sont les larmes qui tombent brûlantes, qui consolent, qui soulagent, et quand l'amertume de la douleur a passé quelque peu avec les larmes, l'espérance rallume son flambeau, l'espérance jette une nouvelle étincelle et, peu à peu, les ténèbres se dissipent. La souffrance reste dans l'âme, mais dans l'âme qui espère un second bonheur.

10 avril.

Pâques ! Alleluia ! Le soleil d'avril envoie à la terre, avec ses reflets de topaze, son plus beau sourire. Le firmament, dans toute l'étendue de son bleu tendre et exquis, n'a point gardé un seul nuage, un seul souvenir de tristesse et d'orage. Les cloches de Pâques jettent dans les airs l'alleluia du grand jour. Pourtant, c'est bien la vie nouvelle : le printemps qui renaît, les beaux jours qui revivent, et les âmes rejuvenies font rejaillir jusques au ciel les cris de leur cœur et lancent là-haut, avec les notes vibrantes de l'airain sacré, l'encens de leur prière, pure et belle comme l'aurore de ce jour.

Qui n'a pas senti son âme vibrer d'enthousiasme et de foi, qui n'a pas senti dans son cœur l'immense besoin de l'infini, quand les cloches ont chanté la résurrection, quand l'orgue sacré a fait retentir les voûtes au son du " Resurrexit ? "

Ah ! si la douleur déchire notre âme, si la souffrance laboure notre cœur, il me semble que tout s'efface au jour de l'Alleluia, et qu'alors l'âme redit bien haut le Credo de la douleur, le Credo de l'âme qui croit, qui espère, qui aime !... Et le printemps, n'est-ce point la saison de l'espérance ? Oh ! les malheureux, que la joie n'a point caressés, que les délices de la félicité n'ont point charmés, oh ! qu'ils

doivent espérer, ces pauvres déshérités, quand le printemps jette son premier rayon, quand Pâques sourit !

Tous les jours, quand le soleil envoie sa clarté sur la croisée, juste vis-à-vis de ma fenêtre, un pauvre poitrinaire vient regarder le soleil qui le réchauffe, l'azur du firmament, et les oiseaux qui passent dans l'air, en jetant leur mélodie.

A la fleur de l'âge, à l'aurore de ses vingt ans, la mort l'a déjà baisé au front. Pour lui, il semble que le printemps, c'est le salut, la vie ! Ce matin, quand il m'a saluée, son regard était plein d'espoir, ses joues étaient peut-être moins pâles, et d'une voix pleine d'une assurance qui fait mal au cœur, il dit : " Mlle Laurette, le printemps va me sauver ; le soleil est chaud, l'air est bon. Pensez à moi, quand tout à l'heure, à la messe de Pâques, vous entendrez l'Alleluia, le Resurrexit ! "

Pauvre poitrinaire ! Pourquoi meurt-il ? Et surtout pourquoi meurt-il en se rattachant tous les jours à la vie ?

26 mai.

Les lilas ont fleuri. C'est le mois de mai. Le printemps a laissé tomber des plis de son manteau la verdure et les roses, et la terre embellie a revêtu sa parure de fête, sa toilette des beaux jours. A la fenêtre du pauvre poitrinaire, les premières fleurs dépliant leurs corolles embaumées en jetant dans l'air leurs parfums printaniers. Tous les jours, le pauvre poitrinaire vient demander au soleil un peu de chaleur et un peu de vie nouvelle, l'air pur et frais des beaux jours de mai.

C'est bien en vain !... Tous les jours il continue de pâlir, tous les jours il continue de mourir !...

14 juin.

Qu'il fait beau ! Le soleil d'été a salué la terre. Dans les prés, les blanches marguerites déploient leurs pétales immaculés. On dirait la mer paisible qui, le soir, berce ses vagues blanches d'écume, on dirait...

23 juillet.

Les blés sont mûrs. Dans les champs, les épis courbent leur tête jaune vers la terre, et la brise tiède du soir court dans leurs tiges blondes comme dans une épaisse chevelure d'or. Dans les moissons fraîchement coupées, les grillons chantent leurs cris monotones.

Mon pauvre poitrinaire est plus pâle, plus faible. Quelle agonie lente ! Quelle agonie de tous les jours ! Et pourquoi faut-il que cette cruelle phtisie laisse au pauvre poitrinaire tant d'espoir, tant d'attache à cette existence qui fuit d'heure en heure et s'envole si vite ?...

A sa fenêtre, les roses d'été semblent mettre un peu de joie, un peu de bonheur ! Et quand le pauvre malade vient regarder le soleil, il cueille une rose, la fixe longtemps de son bel œil noir, et puis, je vois des larmes qui tombent dans le calice de la fleur !

Tout à l'heure, il sourira au rayon de soleil qui réchauffera ses membres transis et se croira sauvé parce que le rayon de soleil a de la vie, comme à peine il y a un moment, il se désespérait en voyant une rose se faner et mourir ! Triste alternative de souffrance et d'espoir !

30 août.

Ce que c'est que la vie ! Une illusion dans un décor ! Deux instants de joie dans une heure de souffrance !

Ce matin, la cloche a tinté le glas du pauvre poitrinaire, et quand dans la voûte de l'église se perdait avec les derniers sons de l'orgue, la dernière fumée de l'encens, j'ai pleuré sur cette âme, partie si tôt, sur cette fleur, brisée aux premières lueurs du soleil !

Pauvre disparu ! Ta fenêtre est déserte ; au soleil et aux roses, tu ne viendras plus demander un rayon de bonheur, un parfum d'espoir ! Mais le souvenir de tes souffrances a laissé dans mon cœur, un " In memoriam " qui ne s'effacera point !

Laurette de Valmont.